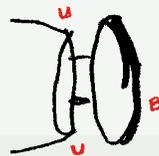


CAHIER  
D'ACCOMPAGNEMENT



LE TIGRE  
BLEU

DE L'EUPHRATE

« Alexandre est celui qui verra la mort de son vivant.  
Je vais te raconter ce que je fus  
Et tu boiras chacun de mes mots,  
Espérant même que je ne meure pas trop vite.  
Oui, Alexandre va faire pâlir le dieu des morts,  
D'étonnement d'abord,  
Puis de ravissement. »

*Extrait tiré du Tigre bleu de l'Euphrate*

## TEXTE DE PRÉSENTATION

### UN PEU D'HISTOIRE

Babylone, 11 juin de l'an 323 avant notre ère, Alexandre le Grand se meurt. Il a 32 ans. Malade depuis quelques jours, on raconte que la fièvre l'empêche maintenant de parler.

L'auteur Laurent Gaudé investit les derniers moments du grand conquérant pour mettre en scène sa conversation avec la Mort. Seul, sans armée ni armure ni armes, il mène sa dernière bataille. Dans un monologue fiévreux, Alexandre se remémore sa vie, revisite ses combats, active ses souvenirs.

Épique, la chevauchée du jeune roi.  
Épique, la langue de Gaudé qui souffle dix années de conquêtes fulgurantes.

Mais le personnage de légende à l'ambition débridée et à la destinée fabuleuse est peut-être surtout un homme.

*Le Tigre bleu de l'Euphrate* aborde les combats d'Alexandre le Grand par le prisme de son intimité. La pièce donne à sa démesure des motifs tout humains. Désinhibé par la fièvre, il se présente simplement, presque nu; il expose ses envies, ses pensées, ses contradictions, sa faim. Et cela n'empêche nullement sa grandeur de se manifester. Par la simple voix d'Alexandre, Gaudé donne corps à ses territoires infinis, ceux de son intériorité comme ceux de ses conquêtes.

Séduit par la langue vaste du texte et la parole-fleuve du personnage, Denis Marleau (en complicité avec Stéphanie Jasmin) poursuit l'espèce d'archéologie poétique initiée par l'auteur. La mise en scène s'attelle à dévoiler les couches, les strates et les sédiments qui forment la pièce et composent le personnage d'Alexandre.

Ne reste plus qu'à s'approcher pour écouter.



Mosaïque d'Alexandre le Grand contre le roi perse Darius III

## CONTEXTE HISTORIQUE

*Alexandre est l'une des figures les plus connues de l'Antiquité. Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ses contemporains ont écrit sur lui, et nous n'avons jamais vraiment cessé de le faire depuis. Durant sa courte vie, il aura conquis un vaste territoire d'environ 4000 kilomètres de large. Ses conquêtes seront aussi temporelles puisqu'il occupe encore nos imaginaires.*

*Partant de sa Macédoine natale, le jeune homme se rend jusqu'aux portes de l'Inde. Les représentations d'Alexandre le Grand se trouvent dans les arts de nombreuses cultures dont il marque l'histoire. Des vases grecs aux hiéroglyphes égyptiens, en passant par des mosaïques romaines et des miniatures persanes et indiennes, son nom, son image et ses exploits sont mentionnés, illustrés, racontés.*

Les conquêtes qui font la renommée d'Alexandre sont issues d'un mouvement initié par son père, le roi Philippe II de Macédoine. Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Grecs sont en conflit contre les Perses de l'empire achéménide. Après plus de 2 siècles de batailles, les Grecs ont su stopper les avancées sur leurs terres des rois perses Cyrus et Xerxès, mais souhaitent reprendre les territoires perdus aux mains des Perses en Asie Mineure.

Athènes est pressentie pour rallier les États et mener le combat, mais elle peine à s'imposer. En Macédoine, un territoire considéré barbare par le reste de la Grèce, le roi Philippe II est alors en train d'étendre le territoire de son royaume. Il soumet un grand nombre de Cités grecques, autrefois indépendantes, à son pouvoir. Il s'impose comme général en chef des Grecs pour mener une bataille contre les Perses.

À l'été 336 av. J.-C., au cours des préparatifs de l'expédition en Asie, Philippe est assassiné. À 20 ans, Alexandre succède à son père. Durant son enfance, il a été préparé à la tâche par ses précepteurs, Léonidas et il a déjà fait ses preuves en assurant la régence durant les absences de son père. Alexandre mène alors plusieurs batailles assez cruelles pour asseoir son autorité sur le pays. On raconte qu'il s'agit d'une sorte de répétition générale à domicile pour les combats qu'il s'apprête à mener à l'étranger.

Au printemps 334 av. J.-C., il s'avance avec sa grande armée sur la terre de Darius, le roi achéménide surnommé le Grand roi, ou encore le Roi des rois. Doté de richesses et de moyens, Darius règne en tyran et exerce un fort pouvoir sur ses sujets. Alexandre remporte ses premiers combats et prend possession de certains territoires. Il maintient les structures administratives perses, mais place des Macédoniens et des Grecs à leur tête, dans un esprit de collaboration.

Le chef macédonien continue ensuite sur la côte et libère les territoires grecs occupés par les Perses. Il prend le temps d'organiser les territoires conquis en réinstallant la démocratie dans ces Cités, sans toutefois leur accorder une indépendance totale. Il poursuit ses avancées.

En novembre 333 av. J.-C., Darius prend le commandement des troupes pour s'opposer lui-même à l'avancée d'Alexandre. La bataille a lieu à Issos, dans une plaine étroite où les troupes perses ont du mal à se déployer. La supériorité de l'armée macédonienne est manifeste, et le Roi des rois fuit le champ de bataille. Il se présentait comme un puissant guerrier, mais une fois vaincu, il abandonne ses insignes, ses armes et son argent. La route vers l'Égypte s'ouvre donc pour Alexandre.

Avant d'arriver en Égypte, il conquiert les bases navales achéménides le long de la côte. Certaines cités se rendent sans se battre, mais d'autres résistent; c'est le cas de Tyr, une ville insulaire. Au prix de pertes considérables, Alexandre fait construire une jetée pour relier le continent à l'île. Au terme d'un long et difficile siège, les Macédoniens peuvent affirmer leur pouvoir autant sur la terre que sur la mer. Alexandre marche alors sur l'Égypte en rencontrant très peu de résistance. Il conquiert la capitale, Memphis, et accomplit les sacrifices nécessaires pour être accepté par la population. Il fonde Alexandrie.

Au printemps 331 av. J.-C., Alexandre reprend la route de la Mésopotamie : il n'a pas encore vaincu totalement Darius. À Thapsaque, ceux qui devaient lui interdire le passage de l'Euphrate ont quitté la rive. C'est là qu'il traverse le fameux fleuve, sans résistance. Il franchit ensuite le Tigre et s'approche de la grande plaine près du village de Gaugamèles, là où Darius a prévu leur prochaine bataille.

Le combat n'est pas facile, mais les Macédoniens en sortent à nouveau victorieux. Darius fuit une seconde fois en abandonnant son trésor, et Alexandre fait son entrée dans Babylone. Il prend soin d'honorer les traditions locales et prend la tête de l'empire en cherchant à s'inscrire dans une certaine continuité.

Avec ses troupes maintenant renforcées, Alexandre quitte la chaleur de Babylone pour le froid des terres iraniennes. Après plusieurs batailles, il entre sans opposition dans Persépolis, la prestigieuse capitale. Ses soldats pillent la ville et il met la main sur un trésor considérable. Il respecte les traditions royales achéménides, mais peine à convaincre la noblesse à se rallier à lui. Lors d'une nuit de beuverie, il fait incendier le palais royal. Cet acte symbolique devait marquer la fin de la guerre de représailles qui l'a menée en Asie. Cependant, Alexandre choisit de poursuivre Darius, qu'il retrouve assassiné par des comploteurs souhaitant prendre le pouvoir. Alexandre prend soin de la dépouille et l'élite iranienne se rallie à lui.

Les troupes d'Alexandre croient que le temps de rentrer chez eux est enfin arrivé, mais Alexandre continue. Il réussit à enthousiasmer son armée avec un grand discours, et poursuit les meurtriers de Darius jusque dans les montagnes, tout en organisant la répression des rébellions qui naissent sur les terres conquises. Il passe par l'Arie, fonde une Alexandrie là où sera plus tard Kandahar, et traverse Kaboul. Il se rapproche de Bessos dans les territoires de Sogdiane et Bactriane et s'engage dans les montagnes de l'Hindou Kush (le Caucase indien). Il réussit à franchir l'Oxus même si Bessos avait fait brûler tous les ponts. Il le tue finalement en 329, non sans l'avoir d'abord torturé. Alexandre continue de combattre les rébellions sur plusieurs fronts à la fois, et il accuse une première défaite, qu'il oblige tout le monde à taire.

De nombreux Macédoniens s'inquiètent de la quantité de Perses dans l'entourage de leur chef. Kleitos, l'un de ses amis proches qui est aussi son frère de lait, le critique lors d'une soirée. Alexandre le tuera de ses propres mains. Il épouse une femme perse, Roxane, et encourage ses soldats à en faire autant. Afin de renforcer les rangs de son armée, il fait appel aux populations locales et mobilise plusieurs contingents perses, qu'il place toujours sous la direction des Macédoniens.

En 326 av. J.-C., Alexandre continue vers l'Inde. Le Macédonien tente de reformer le vaste royaume. En pleine mousson d'été, il combat Poros. Le roi indien accepte finalement de se rendre et Alexandre lui laisse son royaume. Les chroniqueurs s'enthousiasment alors de sa générosité. On peut toutefois déduire qu'il s'agit surtout d'un choix politique, car Alexandre ne peut ni ne veut occuper ce vaste territoire.



Source: Encyclopédie Larousse en ligne

Le Macédonien continue tout de même vers l'est en s'approchant de l'Hyphase, mais son armée résiste. Il tente à nouveau de ragailardir ses combattants avec une harangue, mais la fatigue des huit années passées à combattre les mine. Suite au discours d'un soldat, Koinos, Alexandre cède. Les troupes réjouies amorcent leur retour par différentes routes : des convois prennent la mer, d'autres la terre. En chemin, ses armées mènent des batailles d'une grande férocité.

Alexandre retrouve l'empire désorganisé. Des rumeurs annonçaient même sa mort. Il reprend le contrôle des territoires conquis et doit continuer de rassurer les Grecs et Macédoniens qui sont encore fâchés par ses collaborations avec les Perses. En allant de ville en ville, Alexandre gouverne, mais planifie aussi une expédition visant à conquérir l'Arabie, et peut-être même Rome ainsi qu'une partie de l'Europe. L'administration l'occupe énormément, tout comme les fêtes somptueuses.

De retour à Babylone au printemps 323 av. J.-C., il tombe de fièvre durant un banquet. Le départ pour l'Arabie est prévu dans quelques jours. Il continue de donner des ordres durant les premiers temps de sa maladie, mais il doit rapidement cesser de parler. Le 13 juin, Alexandre le Grand meurt, probablement de la malaria. On dit qu'une piqûre de moustique a eu raison du grand conquérant.

À la mort d'Alexandre, un char funèbre est construit dans le but de transporter la dépouille jusqu'en Macédoine. En chemin, un conseiller du roi, Ptolémée, détourne le char et se rend à Alexandrie pour y inhumer le corps. Alexandre ne reverra jamais sa terre natale. Et tout comme ses écrits, son tombeau est aujourd'hui perdu.



Alexandre le Grand sur son cheval Bucéphale, détail de la mosaïque romaine de Pompéi représentant la bataille d'Issos, musée national archéologique de Naples.

## SUGGESTIONS DE RÉFÉRENCE

→ Briant, Pierre (1987). *Alexandre le Grand : De la Grèce à l'Inde*. Paris : Gallimard

Livre détaillé, mais assez court. Contient beaucoup d'images mettant en contexte les épisodes de la vie d'Alexandre ainsi que les cultures des peuples qu'il rencontre. De nombreuses cartes expliquent les expéditions et les batailles.

→ *Timeline (5 000 ans d'histoire)*, épisodes 128 et 127

Deux épisodes d'une quarantaine de minutes d'un balado française sur l'Histoire traitant des conquêtes d'Alexandre le Grand. Facile à comprendre, explique bien le contexte historique, jamais grandiloquent. Quelques interludes musicaux pour rythmer le récit. Disponible gratuitement en ligne et sur iTunes. (<https://itunes.apple.com/fr/podcast/timeline-5-000-ans-dhistoire/id524299145?mt=2>)

→ **Plus on est de fous, plus on lit, émission du 18 avril 2017, le segment « l'Antiquité pour les nuls »**

Pierre-Luc Brisson, un doctorant en Histoire, raconte les moments marquants de la vie d'Alexandre en une dizaine de minutes. Court, précis et fouillé. Disponible en ligne, environ de la 28e à la 37e minute de l'émission. (<http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/chronique/21039/alexandre-le-grand-antiquite-empire-posterite-pierre-luc-brisson>)



## LE TEXTE ET SON AUTEUR

Né à Paris en 1972, Laurent Gaugé y mène des études en Lettres et en Théâtre. En 1997, à l'âge de 25 ans, il publie *Onyos le furieux*, sa première pièce, qui est ensuite montée à Strasbourg en 2002. Il continue d'écrire pour le théâtre avec des pièces comme *Pluie de cendres* (1998), *Combat de possédés* (1999), *Les Sacrifiés* (2004) et *Maudit les Innocents* (2014). C'est en 2002 qu'il publie *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, qui sera joué pour la première fois en 2005.

Il écrit aussi parallèlement de nombreux romans. *Cris*, son tout premier, est publié en 2001. Il écrit ensuite *La mort du roi Tsongor* (2002), puis *Le Soleil des Scorta* (2004) racontant sur plus de 100 ans les vies d'une famille de l'Italie du sud et pour lequel il remporte le prix Goncourt. En 2012, il publie *Pour seul cortège*, qui se penche aussi sur Alexandre le Grand et visite le partage de sa succession suite à sa mort. Son plus récent roman, *Écoutez nos défaites* paru en 2016, se déploie sur plusieurs époques et convoque les figures historiques du dernier empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié, ainsi que les généraux Grant et Hannibal.

L'intérêt marqué de Gaugé pour des formes d'écritures diverses et les langages qui leur conviennent le mène à écrire aussi des nouvelles. Il publie son premier recueil en 2007, *Dans la nuit Mozambique*.

L'auteur français continue d'investir les combats et les épopées de l'Histoire pour y projeter son imaginaire, élaborer ses fictions et développer sa langue. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles on qualifie son écriture d'épique.

## QUELQUES QUESTIONS À LAURENT GAUDÉ

### Les origines du texte

*D'où vient votre impulsion d'écrire cette pièce? Aux premiers abords, ce qui se présente le plus clairement à vous, c'est Alexandre le Grand, le tigre, la Mort ou la faim?*

Je suis parti de la figure d'Alexandre. C'est lui qui est premier. C'est son incroyable périple géographique, cette route effrénée vers l'est, ce destin si vaste en un temps si court. Il y a tout dans cette histoire. C'est même tellement vaste, qu'il m'a fallu resserrer et couper. L'idée de le faire parler le dernier jour de sa vie est née tout de suite après et c'est une façon pour moi de condenser les choses et d'avoir un arc dramatique fort. Plus que son empire, ses richesses, les villes qu'il a conquises, c'est sa parole qui vaut pour héritage.

*Il semblerait que vous n'ayez pas fait énormément de recherche pour façonner ce texte, et que vous vous intéressiez davantage à ce qui vous traverse de certaines figures historiques plutôt qu'à leur contexte. Qu'est-ce qui vous a traversé (et vous traverse peut-être encore) qui vous a mené à Alexandre le Grand?*

Je n'ai jamais eu d'attirance pour le roman historique ou la pièce historique. Je ne suis pas historien. Je n'ai pas l'érudition suffisante et pas non plus le désir d'inviter le lecteur à ce genre de voyage dans le passé. Lorsque je m'empare de personnages historiques, je le fais parce que quelque chose en eux fait vibrer une corde intérieure en moi et que j'espère qu'il en sera de même pour le lecteur ou le spectateur. Dans le cas d'Alexandre, ce qui m'intéresse, c'est la question du désir. Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui accepte totalement son désir, même si celui-ci est trop grand, trop fou et le brûlera tout entier. Il n'y a pas de confort dans Alexandre, il n'y a que de l'appétit. C'est cet axe là qui m'intéresse et je pense que chacun peut trouver là – au-delà du récit des batailles, de l'exotisme des lieux, des éléphants – une question qui traverse nos existences : que faisons-nous de notre désir ?

*Est-ce qu'il vous était important de rendre Alexandre conscient, et même maître de ses propres contradictions?*

J'aime les personnages qui se disent tout entier. Qui ne cachent pas leurs propres contradictions. C'est une des raisons qui m'ont fait venir à Alexandre. Il est tout à la fois et c'est passionnant à écrire. Il est fraternel et monstrueux, intelligent et barbare, il est jeune et vieux, beau et abject à la fois. Or je trouve plus intéressant qu'il connaisse ses contradictions et nous les dise parce qu'il y a une forme de défi dans cette lucidité. Cela vient nous bousculer dans le jugement trop rapide que l'on pourrait avoir sur lui. Cette lucidité est aussi due à l'éminence de la mort. Le monologue est une parole de dévoilement totale jusqu'à finir nu.

## Le destin d'Alexandre

*En même temps qu'il relate certains épisodes de sa vie, Alexandre prend aussi soin de raconter comment les événements auraient pu se dérouler, ou encore ce qu'il croit qui aurait dû se passer. Est-ce une manière de nourrir la parole théâtrale d'Alexandre, de faire de lui un redoutable conteur? Ou est-ce que le destin de ce jeune homme, qui aurait pu dérailler à de nombreux instants, vous a intéressé?*

Quand un personnage dit ce qu'il aurait pu faire à tel ou tel moment, ou lorsqu'il exprime un regret, un désir sur ce qu'il aurait pu être ou ce qui aurait pu advenir, c'est une façon de le décrire. Cela donne à entendre son monde intérieur. Nous ne sommes pas uniquement ce que nous avons fait. Nous sommes aussi ce que nous avons désiré, ce que nous n'avons pas osé faire, ce que nous avons regretté, ce dont nous avons rêvé... Les possibles non explorés nous définissent aussi.

*Après sa mort, les conquêtes d'Alexandre sont rapidement morcelées. Ses écrits, tout comme son tombeau, sont perdus. Dans Le Tigre bleu de l'Euphrate, le roi demande à la Mort de ne laisser aucun héritage. Pourquoi le personnage choisit-il la dépossession? Pourquoi façonne-t-il lui-même sa dissolution?*

Ce qui me touche dans Alexandre, c'est cette quête presque mystique vers l'Est. Si son but avait été de régner, il se serait arrêté après avoir battu Darius. Cela était déjà un exploit incroyable et cela suffisait à le faire entrer dans l'Histoire. Il y a quelque chose de plus en lui. Quelque chose de plus fou. De plus fiévreux. Je ne sais pas si le vrai personnage était comme ça mais peu importe, c'est le point qui me le fait aimer, moi : sa soif inextinguible et cette capacité à demander à disparaître tout entier alors même qu'il avait tout.

## Les morts d'Alexandre

*Le Tigre bleu de l'Euphrate met en scène les derniers moments d'Alexandre, pris dans une fièvre entre la vie et la mort. Votre roman Pour seul cortège traite aussi de la fin d'Alexandre à partir de l'épisode du vol de sa dépouille par Ptolémé. Ce roman paraît s'intéresser à un autre entre-deux : la mort d'Alexandre et sa réelle disparition. Qu'est-ce qui vous mène en ces lieux poreux? Est-ce que ce sont des moments qui convoquent naturellement les mythes? À moins que ce ne soit les possibilités dramatiques, ou épiques d'une telle situation?*

Ce thème est très présent dans mon travail. Il apparaît également dans *La mort du roi Tsongor* ou dans les romans *La porte des Enfers* ou *Danser les ombres*. Décrire l'entre-deux entre le monde des vivants et celui des morts amène d'emblée l'écriture vers les territoires du mythe, de l'épopée. On s'éloigne du naturalisme. Je n'aime le réalisme que s'il est magique !

Mais il y a une autre raison, plus profonde : je crois effectivement que les deux mondes sont moins imperméables que nous n'avons l'habitude de les considérer dans nos civilisations occidentales un peu sèches et un peu froides. Ne serait-ce que parce que l'homme est doté d'une chose étonnante, profondément opaque et mystérieuse, d'une richesse insondable et qu'il ne maîtrise que très partiellement : la mémoire. La passerelle entre les deux mondes est là. Alexandre est-il mort ? Ce n'est pas certain. Regardez : nous en parlons encore. Cet entre-deux a donc bien une certaine réalité.

### **Le théâtre dans le texte**

*Pourquoi choisir de n'inclure aucune didascalie dans la pièce, aucune indication sinon peut-être le « Silence » inaugural?*

Lorsque j'écris pour le théâtre, j'ai très rarement une représentation mentale physique du plateau, des mouvements des comédiens. Ce qui me guide, ce sont les voix. Pour *Le Tigre bleu de l'Euphrate* et tous les autres monologues, c'est particulièrement vrai. Je ne sais pas, au moment où j'écris, si l'acteur doit être debout ou allongé, ni comment il est habillé... Par contre, j'ai une sensation très précise de son état de tension, de l'énergie de sa parole.

*Alexandre parle à la Mort, mais on s'imagine bien que ses adresses se faufilent jusqu'au public de théâtre. Il y a une certaine ambiguïté par moments, où la discussion entre un personnage et ses spectateurs se superpose à la conversation entre le roi et son visiteur. Qu'est-ce qui vous intéresse de ce jeu avec le public? De cette espèce d'invitation?*

Si *Le Tigre bleu de l'Euphrate* est pour moi un texte de théâtre et pas un long poème (ce dont il n'est pas très loin dans la forme) c'est à cause de la question de l'adresse. C'est une parole adressée. Je l'ai entendue avec cette tension-là, cette énergie-là.

*Qu'est-ce que le passage à la scène a pu vous révéler à propos de ce texte, du personnage, et de votre écriture?*

Ce qui m'émeut, c'est de ressentir le pouvoir de la parole. Quand je peux éprouver cela, je suis heureux parce que c'est ce que j'ai en tête lorsque j'écris. Mais le passage à la scène m'offre autre chose que je n'ai pas à l'esprit au moment de l'écriture : le corps de l'acteur et son jeu. C'est cela qui est bouleversant. Voir quelqu'un rentrer dans vos mots, les faire vivre et y ajouter sa musique personnelle, son tempo, sa pulsation. Évidemment, je suis heureux en tant qu'auteur de m'asseoir dans une salle de théâtre et de « retrouver » mon texte, mais je suis toujours plus ému quand il y a aussi quelque chose qui me surprend, que je ne reconnais pas tout à fait, qui est juste mais qui surgit de façon imprévisible et cela c'est l'art du comédien.



*Cœur à gaz & autres textes Dada*  
Crédit photo: Gabriel Lefebvre

## LA MISE EN SCÈNE

### **Ubu, compagnie de création, Denis Marleau et Stéphanie Jasmin**

Denis Marleau a fait sa place comme metteur en scène au Québec et à l'étranger grâce à des oeuvres diversifiées, mais toujours marquées par une recherche dramaturgique et théâtrale se traduisant de manière sensible et souvent surprenante.

Il fonde en 1982 sa compagnie UBU, lors de la reprise au Théâtre de Quat'Sous de *Cœur à gaz & autres textes Dada*, à partir duquel il entreprend une exploration des avant-gardes du début du XX<sup>e</sup> siècle. Tissant des liens avec des plasticiens, des compositeurs, des chorégraphes, il oriente le jeu de sa troupe d'acteurs vers une gymnastique verbale qui rompt avec ce qu'on peut voir sur les scènes québécoises de l'époque. C'est durant cette période qu'il crée entre autres *Merz opéra*, *Oulipo Show*, *Ubu Cycle*, *Cantate grise*, *Luna-Park 1913*.

Toujours dans la logique d'explorer de nouveaux univers dramatiques ou poétiques, il choisit d'aborder autant de textes d'aujourd'hui que ceux du grand répertoire. Ainsi, au milieu des années 1990, il met en scène *Woyzeck* de Büchner, *Roberto Zucco* de Koltès, *Pas moi* et *La Dernière bande* de Beckett, *Lulu* de Wedekind, plusieurs pièces de Chaurette dont *Le Passage de l'Indiana* et *Le Petit Köchel* et deux adaptations de romans contemporains, *Maîtres anciens* de Bernhard et *Les trois derniers jours de Fernando Pessoa* de Tabucchi.



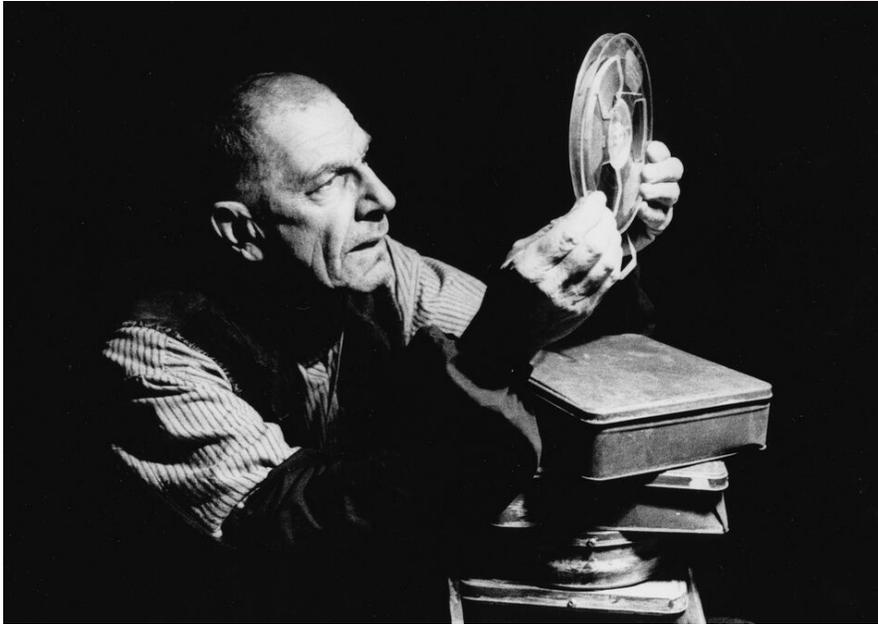
Les Aveugles  
Crédit photo: Stéphanie Jasmin

Au début des années 2000, un théâtre de l'intime prend de plus en plus de place dans sa démarche créatrice et de nouvelles préoccupations nourrissent son travail avec les acteurs. Dans son livre consacré à la compagnie UBU, Marie-Christine Lesage observe que « la scène s'assombrit, la parole ralentit, le temps se dilate et le drame s'intériorise ». Du grossissement et de la profération qui marquaient les spectacles de Marleau au début de sa carrière, il passe à « l'intensité de la vie immobile » avec *Au cœur de la rose* de Perrault, *Intérieur* de Maeterlinck, *Quelqu'un va venir* de Fosse et *Le moine noir* de Tchekhov.

C'est aussi à cette époque que Stéphanie Jasmin se joint à UBU et devient codirectrice artistique. Sa double formation en histoire de l'art et en réalisation cinématographique la mène à porter une attention particulière à la question du regard et à la place des images. La fantasmagorie technologique, *Les Aveugles* (2002), qui va jouer plus de 800 représentations à travers le monde, reste une de leurs plus percutantes réalisations.

Depuis, le duo à la tête d'UBU poursuit toujours son travail théâtral dans un esprit d'ouverture et de grande liberté formelle. Ainsi, la compagnie associée au Théâtre Espace GO depuis 2005 creuse des écritures au féminin avec des œuvres de Tsvetaeva, Jelinek, de la Chenelière, Loher, Fleisser, tout en portant à la scène du TNM des textes classiques de Shakespeare et de Molière : *Othello*, *Lear* et *Les Femmes savantes*, *Tartuffe*, ou encore à la Comédie-Française, *Agamemnon* de Sénèque.

<sup>1</sup>Lesage, Marie-Christine. (2015) *Paysages Ubu : Le théâtre de Denis Marleau. 1994-2014*. Montréal : Éditions Somme toute.



*La dernière bande et Pas moi*  
Crédit photo: Josée Lambert / Yves Renaud

### **Sur les traces du *Tigre bleu de l'Euphrate***

Denis Marleau a découvert le monologue de Laurent Gaudé il y a plus de dix ans et la rencontre avec l'acteur Emmanuel Schwartz dans le rôle titre de *Tartuffe* au TNM, en 2016, sera décisive : c'est lui qui incarnera Alexandre, c'est lui qui pourra rendre vivante cette parole qui frappe au coeur, qui frappe au corps. Une parole fiévreuse, qui rend palpable ce chemin étrange entre la vie et la mort. Des mots aussi portés par le corps et ses mouvements à la fois brûlants, tendus, compulsifs d'un homme malade certes mais encore traversé par des pulsions de fauve, de guerrier et de voyageur insatiable de découvertes. Un corps tridimensionnel et en transformation constante qui aura toute son importance dans l'approche de la mise en scène.

Cet espace de « l'entre-deux » du texte de Gaudé n'est pas sans rappeler d'autres dramaturgies du passage abordées par UBU, comme *La dernière bande* présentée au Quat'Sous en 1994 dans une mémorable interprétation de Gabriel Gascon. Ces paroles de Marleau, datant de cette époque, méritent peut-être de se loger dans la tête du spectateur, même si les enjeux dramatiques du *Tigre bleu de l'Euphrate* sont très différents du théâtre de Beckett;

**« J'aime le théâtre qui sait jouer ainsi sur une temporalité incertaine et qui nous convie à aller plus loin, c'est-à-dire au plus près de soi. Car nous oublions trop facilement qu'il est possible d'aller de l'avant vers l'intérieur. »**

— Denis Marleau  
Programme de *La Dernière bande*, Théâtre de Quat'Sous, 1994

# THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

Rédaction et recherche: Chloé Gagné-Dion

Responsable des groupes scolaires: Charlotte Léger  
comm@quatsous.com/ 514 845-6928 poste 105

**THÉÂTRE DE QUAT'SOUS**  
100, avenue des Pins Est, Montréal  
Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

